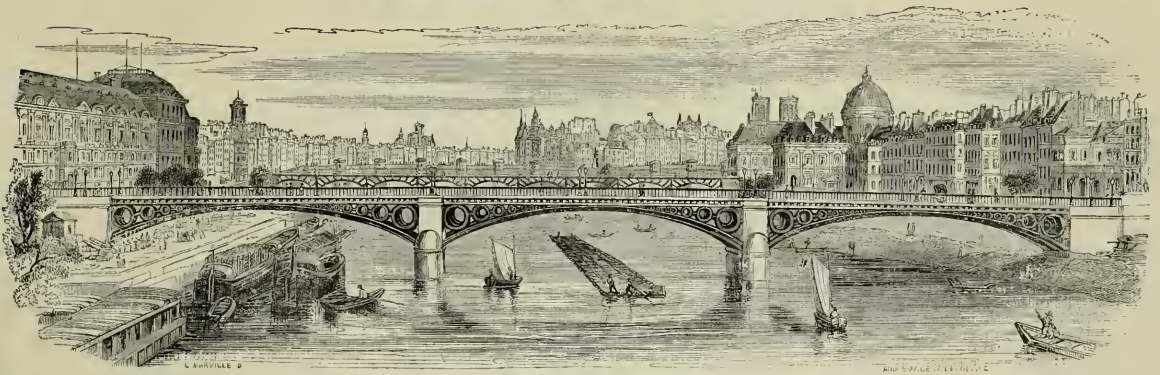


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 152. VOL. VI. — SAMEDI 6 SEPTEMBRE 1843.  
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 4) — 20 — 10.

### SUMMAIRE.

**Anciennes monnaies démontées.** Spécimen de toutes les pièces de six liards qui ont eu cours à diverses époques. — **Histoire de la Semaine** — **Courrier de Paris.** Portrait de Kolombeski, sous-officier centenaire; Statue de Gaillaume de Nussau, dit le Tociturne. — **Le canal de Marseille et l'aqueduc de Rouquellour.** Deux Gravures. — **Rosa et Gertrude.** Roman, par M. R. Topffer. (Suite.) **Les Limousins,** par M. Max Radiguet. Cinq Gravures. — **Encre de chasses en Russie,** par Louis Viardot. — **Académie des Sciences.** Comptendu des s<sup>es</sup> et du premier semestre de 1843. Sciences mathématiques, physiques et chimiques. — **Le Chant des Anges.** Roman; paroles d'Hégésippe Moreau, musique de M. Georges Bousquet. —

**Tableau bibliographique.** — **Adresses** — Étude du caractère par la chaussure, d'après Crikshank. Deux Gravures. — **Tir au pistolet dans un salon.** Deux Gravures. — **Rébus.**

### Anciennes monnaies démontées.

SPÉCIMEN DE TOUTES LES PIÈCES DE SIX LIARDS QUI ONT EU COURS A DIVERSES ÉPOQUES.

Depuis quelques jours, la fonte se presse aux portes de l'hôtel des Monnaies; de tous côtés arrivent des négociants,

des comptables, des gens de la campagne qui se hâtent d'échanger contre de la monnaie d'argent les pièces de billon que de récentes ordonnances viennent de décrier. Cette opération, si simple en apparence, se complique cependant par l'existence dans la circulation d'une très-grande quantité de monnaies faussées ou de pièces éraflées qui ne peuvent être reçues par le gouvernement, par la raison fort bonne qu'il ne les a point émises. En tout temps, l'État s'est opposé à l'introduction en France de monnaies dont l'aspect général, rapportant nos espèces, facilitait l'admission, tandis que leur poids et leur titre inférieur favorisaient une fraude dangereuse dans les transactions commerciales. Sous Louis XV, des édits de 1728 et de 1760 firent défense à toute personne, sous peine d'une

### PIÈCES REÇUES À LA MONNAIE.

(Ancienne pièce repoinçonnée.)

(Charles VI.)

(Louis XI.)

(Charles VIII.)



(Louis XII.)



(François I<sup>er</sup>.)



(Henri II.)



(Henri III.)



(Henri IV.)



(Louis XIII.)



(Louis XIV.)



LOUIS XV



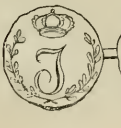
amende de 5,000 livres, d'introduire dans le royaume aucune espèce de billon de fabrication étrangère. Malgré ces avertissements, les monnaies de Liège, de Savoie, les batz de Suisse et de Neuchâtel n'en sont pas moins très-communes dans la circulation. On sait aussi que la France a toujours fait fabri-

quer pour ses colonies des monnaies particulières qui n'avaient cours que dans les pays pour lesquels elles ont été frappées. Les pièces de deux sous et de trois sous de Cayenne, malgré leur ressemblance avec nos pièces de six liards, ne seront donc pas reçues à l'hôtel de la rue Guénégaud. Plus

(Pièces des colonies, Ile de France, Guiana, Bourbon et pièces de Neufchâtel, Berce, e<sup>c</sup>., non reçus à la Monnaie.)



### PIÈCES DE DIZ CENTIMES



BONNE



MAUVAISE



G. Fournier del.





Néanmoins cet abandon et cette hêre faite à son personnel comique, le théâtre Richelieu va monter, même les pièces à trois et cinq actes, et des reprises où s'essayeront des Araminte et Célimène de Conservatoire. On ne veut pas laisser tout le bon grain, s'il s'en trouve, et toute la chance d'une bonne récolte aux explorations et recherches obstinées de M. Bocage. Ressusciter l'Odéon, quelle tâche; mais aussi qu'il sera beau de réussir!

A quoi bon vous annoncer aussi ce que vous savez déjà sans doute; la rentrée prochaine de Bouffe, et d'Arnal, et de Lafont, et de Bardou, et de Déjazet, et le congé définitif donné tout d'une voix et d'un consentement unanime, à tous les baladins, équilibristes, sauteurs, chiens savants, Peaux-Rouges, nains, géants, sauvages et autres animaux qui ont fort peu réjoui les amateurs du plein vent pendant cette pluvieuse cantonade.

Mais, à propos du théâtre, n'aurions-nous pas dû commencer cette causerie par la nouvelle suivante, nouvelle que nous pourrions enjoliver de toutes les épithètes dont madame de Sévigné accompagnait le bruit du mariage de mademoiselle de Montpensier et de Lanzou: « La nouvelle la plus grande, la plus petite, la plus simple, la plus étonnante, etc., etc. » Donc M. Meyerbeer est arrivé à Paris. Il a été vu sur les boulevards, aux Tuileries, dans la rue de la Paix, où il habite; il a été fêté chez M. de Rothschild et chez l'ambassadeur de Prusse, aux lieux où l'fantaisie l'a poussé, où l'amitié le réclamait, partout enfin, excepté à l'Opéra. On dit que l'illustre maître n'attend plus que le retour de M. L. Pillet, pour faire son apparition officielle au foyer, et puis l'auteur du *Camp de Silésie* et du *Prophète* procéderait incontinent et sans désemparer à l'audition et examen général de tous les téneurs, soprani, prime donne, basses chantantes et utilités que l'Académie royale de musique peut mettre à sa disposition pour l'exécution de l'un de ses opéras ou même de tous les deux. Voilà ce que l'on dit avec quelque vraisemblance, et l'on ajoute ceci, qui en a beaucoup moins: c'est que, dans le cas où l'Opéra et son personnel n'ouvriraient pas à M. Meyerbeer toutes les ressources instrumentales et vocales réclamées pour l'exécution des ouvrages susdites, l'auteur de *Robert* se résignerait à écrire un ou deux actes (et non pas trois, et encore moins cinq); l'œuvre singulière assurément, et si singulière que M. Pillet lui-même n'y croit point, ou du moins agit-il tout comme s'il n'y croyait pas, car le voilà, lui si difficile et à si bon droit, en quête de partitions de plus en plus absentes, et, réduit à implorer le concours, j'ai presque dit, le secours d'hommes de mérite peut-être, mais peu éprouvés et peu connus. Il faut bien nommer M. Mermet et M. Balfe. On sait, du reste, que M. Ayber est malade et que M. Halévy est à bout de veilles et de travaux. C'est ainsi que M. Meyerbeer triomphe et se complaît dans son silence très-affaibli mais très-sûr. O Bellini! ô Hérold! que n'êtes-vous là, et que de chefs-d'œuvre morts en vous et avec vous.

C'est le cas de consigner ici que, il y a trois mois, Rossini nous disait, à propos de la partition de *Zampa*: « Hérold eût été l'honneur de votre première scène lyrique. » Quelle glorieuse, quelle éloquentة épithète d'un homme mort à quarante ans.

Cependant, très-cher lecteur, vous nous faites peut-être l'honneur d'attendre quelques lignes d'explication au sujet de la statue équestre ci-jointe, et du portrait que voici plus haut. L'original de ce portrait est vivant, les journaux vous ont appris son nom, son pays, et surtout son âge qui a fait de nous célèbre et presque glorieux; ils vous ont dit aussi dans quelles circonstances et comment le roi, sur la proposition de M. le ministre de la guerre, avait décoré ce vétéran des vétérans, de l'étoile des braves. Kolombeski, Polonais et plus que centenaire (il est né en 1745), est aujourd'hui et depuis longtemps sans doute le doyen de l'armée française. Venu en France à la suite de Stanislas, le roi de Pologne, beau-père de Louis XV, Kolombeski fut incorporé plus tard dans les gardes françaises; il avait tiré le dernier coup de canon de la guerre de sept ans, il avait fait la guerre d'Amérique, et compté un nombre de ses chefs le Richelieu, les Soubise, les Bessarez, les Broglie et les Rosambeau, lorsqu'il fut incorporé dans les gardes françaises, et fut nommé Novy, Lodi, Marengo, Villacoiosa, Saragossa; après ces noms-là, on peut en oublier je lui ai vu une bagne, mais j'ai cru qu'elle lui appartenait!

deux ans, et l'envoya au nord et au midi, au midi surtout, d'autres. Bref, notre centenaire compte quatre-vingts ans de drapaux, trente-neuf campagnes et d'innombrables blessures dont aucune n'a laissé de traces, heureusement pour sa peau, comme il le dit lui-même, mais au préjudice de sa position et de son avenir, et vous voyez qu'il en avait, de l'avenir! Faute de blessures constatées par des infirmités permanentes, qui l'auraient rendu impropre au service militaire, Kolombeski ne put obtenir son admission aux Invalides. Voilà trente ans qu'il ligère, avec le grade de sergent, dans les cadres de la première compagnie de sous-officiers vétérans, casernés au Luxembourg. Par une décision récente, le ministre a maintenu et maintiendra notre doyen dans les rangs de l'armée jusqu'au suprême et dernier appel. A quoi bon parler nous de la constitution physique et de la force musculaire et de la santé d'un homme qui a vécu cent ans? Bien que ses jambes commencent à refuser leur service, Kolombeski a juré de mourir en soldat, c'est-à-dire debout. Nous le croyons très-capable de tenir sa parole.



(Kolombeski, doyen de l'armée française, âgé de 101 ans.)



(Statue de Guillaume de Nassau, dit le Taciturne, par le comte de Neuvekerke.)

Maintenant est-il absolument nécessaire de vous dire que la statue ici présente, dont vous aurez vu le bronze aux Champs-Élysées, est l'œuvre d'un amateur très-habile et d'un artiste très-distingué, M. de Neuvekerke, à qui l'on doit déjà plusieurs morceaux admirés et admirables, entre autres un bémier d'un grand goût et d'un travail exquis. Quant à l'image que le ciseau du sculpteur a si vigoureusement taillée et reproduite, c'est celle de Guillaume d'Orange, le Taciturne et le Grand, le stathouder des Provinces-Unies, le glorieux adversaire de Louis XIV, le vainqueur de La Boyne, le roi d'Angleterre et le conquérant de sa couronne.

Pour la clôture, nous allons remettre sous vos yeux une historiette assez bien inventée, pour dérider le front des Parisiens pendant cette maussade semaine. On a donné cent fois des bouffonneries assurément moins spirituelles: *Illustration* vous la jouera une seule fois, et c'est tout.

Dans une maison de la rue de Valenciennes, il se commettait journellement des vols, et les locataires, malgré la surveillance la plus attentive, n'avaient pu saisir en flagrant délit l'auteur ou les auteurs de ces attentats à la propriété.

Au surplus ces vols n'avaient point d'importance. Bagues, boucles d'oreilles, chrysoïde ou laiton, quelques fois une bourse, et le plus souvent des épingles montées, c'étaient bijou de peu de valeur. N'importe, les habitants, dans leur prudence, avaient multipliés les serrures et les verrous de sûreté.

Il arriva que le docteur Guédon, l'un de ces locataires, fut mandé dans la nuit de lundi pour un cas d'indigestion. Il rentre à quatre heures du matin, et par respect pour le sommeil de ses voisins, il se glisse à pas de loup dans sa chambre, et tout aussitôt un léger bruit attire son attention; il voit se mouvoir dans l'ombre un objet difficile à distinguer, le docteur saisit ses pistolets et va faire feu, mais déjà l'objet avait disparu par la fenêtre.

Le docteur, arrêté un moment par la surprise, court à son balcon et fit feu sur le fuyard, qui grimpa lestement sur le toit à l'aide d'un tuyau destiné à l'écoulement des eaux pluviales. Il l'atteignit en plein corps, le fuyard tomba dans la cour en poussant un cri étrange, et tous les locataires, réveillés par l'explosion, apparurent à leurs fenêtres.

On vit alors le blessé, dont on ne pouvait encore distinguer les formes, gagner l'escalier, et plusieurs personnes, guidées par la trace de son sang, arrivèrent jusqu'à la porte d'un vieux bâtiment qui tout d'abord refusa d'ouvrir, et qui lui fit s'éventer. Le premier objet que l'on aperçut au milieu des bouquins dont la chambre était garnie depuis le parquet jusqu'au plafond, c'était le fuyard, c'était le blessé, présentement mort, c'était un singe. Il s'appelait Job, et partageait avec les in-octavo et les in-douze toute la tendresse du vieillard. Après quelques recherches, on découvrit ça et là et enfouie sous les volumes la totalité des objets si singulièrement enlevés. C'est alors qu'une navetée du bibliomane vint faire diversion à la surprise que causait une découverte aussi étrange. Comme on demandait à ce savant s'il n'avait jamais vu son singe rapporteur, après une absence, quelque objet

Kolombeski vous nommera Novy, Lodi, Marengo, Villacoiosa, Saragossa; après ces noms-là, on peut en oublier je lui ai vu une bagne, mais j'ai cru qu'elle lui appartenait!

## Le Canal de Marseille et l'Aqueduc de Roquefavour.

Le canal de Marseille prend son origine à la Durance, près de Pertuis; sa longueur est de 83,000 mètres du point de départ au point d'arrivée et de 73,650 mètres dans le territoire de Marseille; sur cette longueur, il a été exécuté plus de 21,000 mètres de travaux souterrains.

Le parcours de ce canal, tracé à travers les terrains les plus accidentés, a rencontré des obstacles qui auraient paru insurmontables à tout autre qu'à l'habile ingénieur, M. de Montricher, qui a dirigé les travaux; et dans cette lutte de la matière et de l'intelligence, le génie a triomphé de toutes les difficultés.

La prise d'eau, placée non loin du pont suspendu de Pertuis, est composée de sept ouvertures d'un mètre avec des vannes en fonte; un radier général y traverse la Durance, dont les deux rives sont bastionnées de digues insubmersibles.

Le canal se dirige dans la grande plaine du Puy-Sainte-Léoparde, passe en souterrain derrière le village de St-Estève, se développe devant les belles ruines du château de Janson et traverse la route départementale d'Aix à Cadet sur une levée de 14 mètres de hauteur. Après avoir longé l'antique abbaye de Sylarant et les ruines magnifiques de la tour d'Anthéron, il s'élève, près de Charval, sur deux gracieux aqueducs; celui de Jacourelle, de 19 mètres de haut et de 74 mètres de long, encadre de son vaste cintre un superbe bois de pins; celui de Valbonnette à 90 mètres de longueur et s'élève à une hauteur de 18 mètres. Près de Vernigens, le canal se retourne vers le midi et traverse la chaîne des Tailades sous un tunnel de 3,700 mètres. Ce percement a présenté d'immenses difficultés et a nécessité l'emploi d'une machine à vapeur de la force de 100 chevaux pour l'épave des eaux qui, dans un seul puits, entre autres, s'étaient élevées à 60 mètres au-dessus du fond de la galerie et débitaient 300,000 litres d'eau par heure, soit 85 litres par seconde.

Dans le valon de Lambesc, et non loin de cette ville, l'aqueduc de Valmoise, de 26 mètres de hauteur sur 170 mètres de longueur, reçoit le canal et semble le coup d'essai du pont de Roquefavour, dont il rappelle l'aspect imposant dans des proportions réduites; il continue sa route dans le bois de Labarben, où est le vieux manoir des Forbin, coupe la chaîne d'Aiguilles par quatorze sonnerains et arrive ainsi au-dessus de Condom dans la vallée de l'Arc; il remonte cette vallée, contourne la montagne de Ventabren, rencontre l'immense défilé de Roquefavour qu'il franchit sur un aqueduc de 82 mètres 50 centimètres de hauteur et de 400 mètres environ de longueur; il traverse ensuite le valon de la Merindolle, puis la route d'Aix à Martigues et parvient enfin au territoire de Marseille, à Saint-Antoine, après avoir passé la chaîne de l'Étoile au moyen de deux percées de 3,300 mètres chacune; entre ces deux percées, le canal ne voit le jour que sur une très-petite longueur dans le valon de l'Assassin, près du village des Penmes.

Mais parmi tous les hardis travaux dont nous venons de faire la sèche énumération, le pont de Roquefavour suffit à lui

seul pour immortaliser la ville qui l'a fait élever et l'ingénieur qui l'a construit; c'est une œuvre de Titan que M. de Montricher avait entreprise; le pont du Gard, qui n'a que 47 mètres de hauteur et 200 de longueur, est un nain à côté de l'aqueduc marseillais, qui compte, comme nous l'avons dit tout à l'heure, 82 mètres 50 centimètres de hauteur et près de 400 mètres de longueur; ici le génie moderne a surpassé le génie antique dans ses conquêtes pacifiques sur la nature, et l'on pourrait dire sans exagération qu'il a produit la huitième merveille du monde.

Il est vrai d'ajouter que le site, le cadre les souvenirs, tout enfin se prête à relever encore l'aspect d'un monument si gigantesque par lui-même; nous marchons sur un sol ébranlé jadis par le choc des légions romaines; dans ces gorges ont lieu un des nombreux épisodes de cette grande bataille d'Aix, où le consul Marius tailla en pièces deux cent mille Teutons et Ambrons; c'est de ces roches si favorables à la victoire (*Rupes favoris*) que la vallée a tiré son nom étymologique de *Roquefavour*; on y voit encore les traces des retranchements et du camp des Romains; des roches taillées à pic, des bois de pins couronnés de genêts, l'Arc, fleuve en miniature, qui s'encaisse en écumant entre deux montagnes et porte ses eaux à l'étang de Berre, petite mer intérieure communiquant à la Méditerranée, de vastes prairies et des ombrages frais, dans le fond des gorges un ancien monastère de l'ordre de Cîteaux, aujourd'hui modeste ermitage, qui fait vibrer les sonores ondulations de sa cloche sous le manteau de pampres et de céramique qui le couvre, toutes ces merveilles réunies de la nature contribuent à donner au paysage le caractère le plus sévère et le plus grandiose.

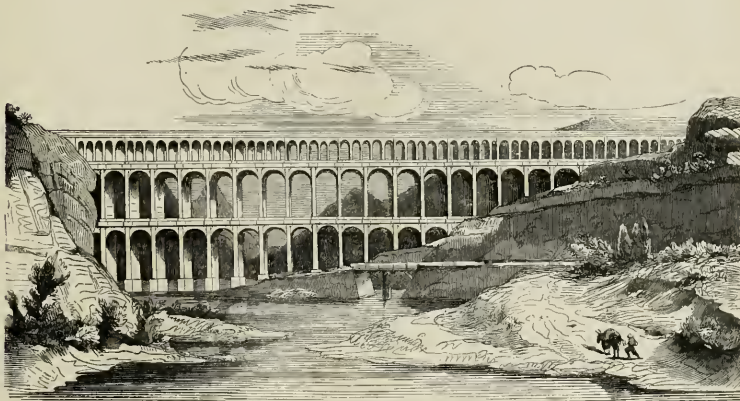
Dans cet asile du silence et de la méditation, où le présent oublie le passé, quelques hommes sont venus, le compas et le niveau à la main, et tout a été dit; Marseille, la reine de la Méditerranée, avait soit, il fallait, par tous les moyens, même les plus invraisemblables, alimenter ses fontaines des eaux de la Durance; il existait un abîme, les montagnes en travail ont ouvert leurs entrailles, et le colosse de pierre qui devait le franchir a été enfilé; ses deux bras de granit ont embrassé les deux montagnes, ses pieds gigantesques passent à gué la rivière, et, debout sur ses vastes assises, il tend sa coupe pleine à Marseille altérée.

Trois rangs d'arches superposées encliment une cime à l'autre de leurs longues guirlandes de pierres; le premier rang en compte douze de 43 mètres d'ouverture sur 5 mètres 10 centimètres de hauteur; le second rang en offre quinze de 16 mètres d'ouverture; cinquante-trois arcades de 5 mètres forment enfin le troisième rang; la largeur totale du monument est de 15 mètres 60 centimètres à sa base et de 4 mètres 50 centimètres au sommet.

Et comme si ce n'était point assez de sa masse imposante et du cadre magnifique qui l'entoure, l'aqueduc de Roquefavour sera encore accidenté d'un rail-way; l'embranchement du chemin de fer d'Aix à la ligne de Marseille à Avignon, pas-



Aqueduc de Roquefavour. — État actuel des travaux.



(Aqueduc de Roquefavour. — État définitif.)





les trésors de ses talents lipipiés. Les *cerros* arides, premiers degrés de la cordillère des Andes, se couvrent, comme par enchantement, à cette époque de l'année, d'une riche

moisson de fleurs jaunes que les Péruviens appellent *azucenas*, et qui ont donné leur nom à la fête. — Cueillir quelques-unes de ces fleurs est la prétexte spécieux du rendez-vous,

où l'on se livre à des jouissances plus matérielles. — Partout dans la vaste plaine qui s'étend de la base de ces collines vers Lima sont dressés des *ranchos* et des tentes d'où s'échap-



(La sortie de la messe, à Lima, dessin de M. Radiguet.)

pent des odeurs nonrissantes pour tous autres que pour les appétits redoutables des pèlerins affamés et altérés par une longue course sous le grand soleil et dans la poussière. — L'on s'occupe donc premièrement de donner à l'estomac une satisfaction plus qu'entière. Ce besoin satisfait, on se livre à la plus frénétique abandon. — C'est alors qu'il faut voir la *Cholita* ivre de *zambacuca* et d'eau-de-vie de *Pisco*, le front baigné du sueur, les cheveux épars, les narines ouvertes, enfourcher son cheval, lui labourer les flancs de ses larges éperons, le faire cabrer ou tourner brusquement sur lui-même pour épargner un piéton maladroit, puis le lancer de nouveau et passer comme le vertige à travers une mêlée, où cent chevaux obéissent à des volontés différentes, et témoignent, par leur manœuvre offensive, de l'habileté de ceux ou de celles qui les dirigent.

Nous avons assisté à plusieurs de ces fêtes où la *Cholita* donne des preuves d'une énergie et d'une intrépidité si peu en rapport avec les habitudes pacifiques des femmes d'Europe; mais une surprise plus grande nous était réservée. Le 12 juin 1845, pendant un combat de taureaux, destiné à célébrer l'arrivée à Lima de la présidente Vivanco, nous avons vu une jeune *Cholita* entrer dans l'arène, faire caracoler son cheval avec tout le savoir-faire d'un écuyer consommé, et, par sa manœuvre habile, éviter à plusieurs reprises un taureau furieux.

Le peu de temps que nous avons passé au Pérou ne nous a pas permis de suivre la *Cholita* dans ses occupations journalières; aussi ne dirons-nous rien de ses qualités ni de ses défauts.

Le même motif nous empêchera de parler des *Santas* (filles d'origine africaine et indienne), qui se rapprochent plus ou moins des *Cholitas*; nous aimons mieux être incomplets dans notre récit que de prendre sans notre responsabilité des renseigne-

ments d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.



(Costumes des Liméniennes, dessin de M. Radiguet.)

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.

ment d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable.



don, pour allumer chez un étranger une passion, dont le but est un amour-propre effréné auquel vient se joindre toujours quelque honteux calcul d'intérêt; ne croyez point à leurs serments, ne cédez jamais à leurs prières, soyez insensible à leurs larmes; chez ces femmes tout est joué: l'œil est de feu, l'âme est de glace, les lèvres parlent et jamais le cœur. Dés-



(Maison de la Péricoli, à Lima, dessin de M. Radiguet.)

liez-vous, ou bien vous achèterez l'expérience au prix de nombreuses et cruelles déceptions. »

Cette dernière opinion nous a moins influencé que celle du poète; en voici la cause: — Parmi cette quantité considé-

Or, ce sont justement ces industriels de l'émigration qui se montrent les plus ardents détracteurs des femmes de Lima. Ils se vengent à leur manière du dédain qui les enveloppe et ne se bornent pas à calomnier les familles honorables près

desquelles ils n'ont point accès; mais ils poursuivent encore du venin de leur médisance ceux de leurs compatriotes qu'une éducation distinguée, une fortune légitimement acquise, et une inattaquable loyauté font admettre dans le cercle où on les exile.

Le poète Terralla aurait plus de droit à notre confiance. Son livre, plus remarquable par la forme, tout rempli d'aperçus fins et originaux, dénote, au dire de tous, une connaissance parfaite des mœurs liméniennes. Malgré la modification notable qu'elles ont subies depuis quelques années, on retrouve encore bien des traits du tableau de Terralla dans cette classe secondaire de la société que l'absence absolue de toute industrie rend misérable, et que l'oisiveté, la misère et le manque de principes pousse au libertinage. Il serait difficile que la série de maux résultant de continuelshavements politiques n'apportât pas de graves perturbations dans les mœurs: les mêmes causes conduisent aux

pays. Alors elles joindront au trésor éphémère de leur beauté matérielle la richesse plus solide des qualités du cœur. Elles n'en seront pas moins en butte aux jalousies mesquines de l'impuissance et de la laideur; mais elles s'en consolent avec



(Femmes indiennes, au Pérou, dessin de M. Radiguet.)

table de commerçants qui s'expatrient pour exploiter à Lima un filon intarissable, la trahison péruvienne, il s'en trouve malheureusement qui, hors de leur comptoir, traînent après leur nullité absolue une réputation de probité fort équivoque.

mêmes effets dans tous les pays. Si c'est avec justice qu'on taxe sans cesse les Liméniennes d'immoralité, comme nous avons cru signaler la source du mal, nous faisons des vœux ardents pour que le calme et la paix descendent sur leur beau



(Cavalier péruvien, dessin de M. Radiguet.)

cette parole du poète: « On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or! »

MAX RADIGUET.





# LE CHANT DES ANGES.

PAROLES

DE

Hégésippe Moreau.

MUSIQUE

DE

Georges Bousquet.



PIANO.

*Moderato religioso*

*Un peu fort.*

CHANT.

*Doux et simple.*

A fé - ter la Vier - ge su - prè - me Là haut chaque ange est in - vi -

té Et mon an - ge gar - dien lu - - - mè - me Dès l'au - - rore hé - las m'a quit -

té Bel ange à la rei - ne cé - les - - te Por - te ton bou - quet moi je res - - te La *loco.*

*pp Un peu arpegg.*

rei - ne de mon cœur est là Et pour cé - lé - brer ses lou -

an - ges J'em - - - - - prun - - - - - te le re - - - - - frain des an - - - - -

*Très doux et ralenties.* *Très lent et avec force.*

ges A - ve Ma - - - - - ri - - - - - a A - ve Ma - - - - - ri - - - - - a

*p* *Très doux.* *Suivez le chant.* *F* *ff* *D.C.*

2<sup>e</sup> COUPLET. Je lui cou - tai pe - tit en - - co - re Pe - tit com - me l'en - fant Je - - sus Bien des a - lar - mes qu'on i -

*p* *Très doux.* *Très doux et ralenties.* *Très lent et avec force.*

gn - re Bien des pleurs que Dieu seul a vus Chas - sant l'in - see - te qui bour - don - ne Cum - bien de fois dou - ce Ma -

do - ne Prés de ma couche el - - - le veil - la Aus - si pour chan - ter ses lou - - - an - ges J'em - prun - te le re -

frain des an - - - - - ges A - ve Ma - ri - - a A - ve Ma - ri - - a.

3<sup>e</sup> COUPLET. Au front de la vier - ge que j'ai - me Hé - las j'ai - rais vou - lu po - - ser Des é - - toi - - les pour di - a -

*p* *Très doux.*

dé - me Je n'y peux met - tre qu'un hai - - ser Mais es - pé - - rance ô ma pa - - - - - tron - ne J'ose es - pé - - rer pour ta cou -

ron - ne Quel - - - - - ques lau - riers et jus - - que là A tes pieds chan - tant tes lou - - - an - ges Je veux re - dire a -

vec les an - - - - - ges A - ve Ma - ri - - a A - ve Ma - ri - - a.

*Très doux et ralenties.* *Très lent et avec force.*

*Procédés d'E. DURKACZ.*

**Bulletin bibliographique.**

Cobden et la Ligue, ou l'agitation anglaise pour la liberté du commerce; par M. FRÉDÉRIC BASTIAT, membre du conseil général des Landes. 1 vol. in-8. — Paris, 1843. Guillaumin. 5 fr. 50.

Au mois d'octobre 1838, sept hommes se réunirent à Manchester, et, avec cette virile détermination qui caractérise la race anglo-saxonne, ils résolurent de renverser tous les monopoles existants par les voies légales, et d'accomplir, sans troubles, sans effusion de sang, par la seule puissance de l'opinion, une immense révolution. Il leur fallait un courage peu ordinaire pour tenter une pareille entreprise. Les adversaires qu'il s'agissait de

combattre avaient pour eux la richesse, l'influence, la législation, l'Église, l'État, le trésor public, les terres, les places, les monopoles, et ils étaient entourés d'un respect et d'une vénération traditionnelles. Où trouver, en outre, un point d'appui contre un ensemble de forces si imposant? Comment dissiper tous les préjugés? Comment rallier tous les intérêts? Ces difficultés n'éfrayaient pas ces hommes résolus. Après les avoir regardés

en face et mesurés, ils se crurent de force à les vaincre. La agitation fut décidée.

Manchester devint le berceau de ce grand mouvement. Une ligue se forma, qui prit le nom de *Anti-corn-law League*, Ligue contre les lois sur les grains. Cette dénomination restrictive avait un inconvénient, elle faisait une partie de la vérité. Elle fit fortune cependant. Mais la ligue ne se proposait pas seulement de



convaincu que le public ratifierait le jugement de l'Académie. Disons seulement qu'avant de le faire imprimer, M. Rathery l'a revu, augmenté et débarrassé de quelques erreurs que lui avait reprochées M. Amédée Thierry.

L'Histoire des états généraux se divise en trois parties distinctes, selon le programme de l'Académie.

Dans la première partie, M. Rathery retrace d'une manière sommaire l'histoire des états généraux en France, depuis 1502 jusqu'en 1614.

Dans la deuxième, il indique le mode de leur convocation, la nature de leur composition, le mode de leurs délibérations, l'étendue de leurs pouvoirs.

Enfin, dans la troisième, il détermine les différences qui ont existé à cet égard entre ces assemblées et les parlements d'Angleterre; il fait connaître les causes qui les ont empêchées de devenir, comme ces derniers, une institution régulière de l'ancienne monarchie.

Au premier aspect, l'examen comparatif des institutions de la France et de l'Angleterre ne semble pas favorable à la France. Mais le quatorzième siècle, l'Angleterre avait connus tous les grands principes du gouvernement représentatif, tandis qu'au dix-septième, les états généraux luttaient encore en France pour obtenir les conditions élémentaires de leur existence, la reconnaissance formelle de leur droit d'intervention dans les affaires de l'Etat, leur périodicité, la réponse à leurs cahiers, etc. A partir de cette époque, leurs fonctions, presque purement consultatives, perdent chaque jour de leur importance, et bientôt

leur suppression totale ne laisse après elle aucuns regrets vivement sentis. La royauté devient absolue. Les hardiesses de l'opinion et du courage individuel, qui ne manquent jamais en France, étaient passées depuis longtemps, en Angleterre, à l'état d'axiomes et de banalités. Nous avions des droits, nous ne savions pas nous en servir. Ce qui resta chez nous une lettre morte était, chez nos voisins d'outre-mer, une réalité. Et cependant, M. Amédée Thierry n'a-t-il pas eu raison de dire, dans son remarquable rapport, et les formes politiques importent souvent moins qu'on ne pense à la marche des sociétés; les constitutions libres viennent toujours après les lumières, quand elles ne les ont pas précédées; et leur conquête coûte moins de larmes et de sang que les révolutions sociales. Lorsque je porte ces regards de l'autre côté du détroit pour les ramener ensuite sur nous-mêmes, je ne suis pas si incertain du lot que la Providence nous a fait. Si nous avons eu plus tard la liberté, nous avons en plus tôt l'égalité. L'unité régnait sur notre vaste territoire; aucune barrière, aucun privilège ne séparait les communes entre elles ou les individus entre eux. Nous sommes une nation, et les comités de Louis XIV sont plus Français que ne sont anglaises l'Ecosse et le pays de Galles, ces parties intégrantes de la vieille Angleterre. Quant à l'Irlande, je ne sais; et je ne voudrais pas, pour ma patrie, au prix de la liberté la plus ancienne, un tel heritage de calamités et de remords. J'appréhende bien, à vrai dire, que l'Angleterre n'ait accompli qu'une moitié de sa tâche, et qu'elle ne finisse par où nous avons commencé.

Les Écoles, journal mensuel fondé et rédigé par les élèves des différentes Ecoles de Paris, des Facultés des départements et des Universités étrangères. — Rue Saint-Jacques, 51.

Sous ce titre à Paris, il y a quelques mois, un nouveau journal, ou plutôt une nouvelle revue des Ecoles, qui a déjà conquis une place honorable dans la presse parisienne. Fondé et rédigé par les étudiants eux-mêmes, le journal Les Ecoles s'est proposé pour but de donner à la jeunesse studieuse des différentes Ecoles ou Facultés de Paris et des départements, l'organe sérieux qui lui manquait. L'intermédiaire libéral et généreux dont elle avait besoin pour manifester ses sentiments et ses opinions, pour exprimer tout haut ses griefs et livrer à la publicité les actes, bons ou mauvais, du haut enseignement. Le premier numéro de ce nouveau journal, issu dans des idées aussi élevées et aussi laudables, parut, pour ainsi dire, sous le patronage de toute la presse indépendante; les feuilles libérales adoptèrent avec empressement cette excellente publication, et le succès de ces premiers mois d'existence prouve que la jeunesse des Ecoles a tout de suite répondu au confident appel que lui avaient fait les fondateurs du journal. Nous ne saurions donc trop recommander, aussi nous, à nos lecteurs, ce recueil mensuel, rédigé avec talent et conscience, et fondé, comme nous l'avons dit, dans le but le plus honorable.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles se peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

S'abonner — Renouveler son abonnement — Acheter ou compléter la Collection — Au Bureau du Journal et chez tous les Libraires.

L'ILLUSTRATION est publiée par an plus de 2,000 gravures. Elle aura, au 1<sup>er</sup> août prochain, deux années et demie d'existence et sa collection, aura complété son cinquième volume. C'est donc plus de 5,000 gravures qui accompagnent, depuis le mois de mars 1845 jusqu'à ce jour, le récit de tout ce qui est arrivé de mémorable dans le monde entier. — La Politique, — les Arts, — les Sciences, — l'Industrie, — les Inventions nouvelles, — le Théâtre, — les Expositions, — la Biographie, — les Evénements mémorables, — les grandes catastrophes, — les Mœurs et Usages des Peuples, — les Fêtes et Cérémonies publiques, — les Caricatures de tous les genres qui font appel à l'attention du monde, — les Voyages, — les Scènes militaires, — les Scènes populaires, — les grands Etablissements de l'Industrie, — les Monuments remarquables, tout ce qui peut, en un mot, se traduire dans la langue du dessin, a payé son tribut à cette Revue, qui, d'ailleurs, ne se borne pas à cette représentation pittoresque, mais qui s'efforce aussi d'être la plus complète et la plus variée de toutes les Revues, et qui n'a pas laissé passer un fait, une idée, un livre de quelque valeur, sans l'examiner et en dire son sentiment à ses lecteurs.

# L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

ORNÉ DE GRAVURES SUR BOIS SUR TOUS LES SUJETS ACTUELS

ABONNEMENT

Paris: trois mois, 8 fr.; six mois, 16 fr.; un an, 30 fr. — Départements: trois mois, 9 fr.; six mois, 17 fr.; un an, 32 fr. — Etranger: trois mois, 10 fr.; six mois, 20 fr.; un an, 40 fr.

VENTE

Chaque numéro, 75 c. — La collection mensuelle brochée, 2 fr. 75 c. — Le volume ou collection semestrielle brochée avec titres et table des matières, 16 fr. — Le volume relié, cartonné riche, 24 fr. — La collection complète de l'Illustration, formant 5 beaux volumes in-folio (le cinquième sera complet le 1<sup>er</sup> septembre), 80 fr. — Relies, 105 fr.

BUREAUX, r. Richelieu, 60. S'adresser à M. DUBOCHET.

A l'étranger comme L'ILLUSTRATION a obtenu un succès auquel chaque jour apporte un nouveau développement. La liste de ses abonnés est la liste des noms les plus distingués dans tous les pays, tous les rangs, tous les genres, à tous les titres. Elle méritera de plus en plus cette faveur. On peut voir, des aujourd'hui, en comparant ses dernières publications avec celles qui les ont précédées, qu'au lieu d'imiter ces économes maladroits qui négligent dans la prospérité les moyens par lesquels ils ont réussi, l'Illustration n'a pas cessé de s'améliorer, et que ses abonnés ont profité de son succès autant que ses éditeurs eux-mêmes. — Outre le contingent de sujets que les événements de chaque jour fournissent, et qui, étant imprévus, ne peuvent entrer dans un programme, l'Illustration a continué dans son sixième volume: les Bonheurs de Paris, — les grands Etablissements industriels de France; — elle donnera une Histoire illustrée de nos Ports et de nos Etablissements maritimes, — des Scènes de mœurs, des Histories en images, des Romances choisies, des Nouvelles et des Romans; des Problèmes d'Échecs pour les profonds calculateurs; des Modes pour ses lectrices, et des Rébus pour tout le monde.

En vente par livraison, chez J.-J. DUBOCHET, Lechevalier & Co, éditeurs, rue Richelieu, 60.

## JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,

Par Louis Reybaud.

Édition illustrée par J.-J. GRANDVILLE, publiée en 30 livraisons à 50 cent.

Chaque livraison sera composée de 16 pages grand in-8, avec trois ou quatre dessins dans le texte, et d'une ou deux grandes gravures à part. — En payant d'avance, on recevra les 30 livraisons franco à domicile à Paris. Pour les départements, ajouter 3 fr. 50 cent. au prix de l'ouvrage.

EN SOUSCRIPTION.

## HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE;

Précédée d'une Notice sur l'auteur, par CHARLES NODIER; ornée de 600 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 Jésus. 15 fr. Nouvelle édition augmentée de la traduction de Lazzarille de Tormes, traduit par LOUIS VIARDOT, illustré par MEISSONNIER. — Prix de la livraison, 40 centimes.

Mise en vente de la 53<sup>e</sup> et de la 54<sup>e</sup> Livraison.



EUGÈNE SUE  
LE  
**JUIF  
ERRANT**  
ILLUSTRÉ PAR  
GAVARNI  
80 LIVRAISONS A 50<sup>c</sup>  
PAULIN  
RUE RICHELIEU, 60

Le tome 10<sup>e</sup> et dernier de l'édition in-80 est en vente.

## HENRI HERZ,

Facteur du roi, rue de la Victoire, 58. — Médaille d'or 1844.

PIANOS DROITS, cordes droites, six octaves trois quarts, trois cordes. Prix net, 700 fr.  
PIANOS DROITS, cordes obliques, six octaves trois quarts, trois cordes. Prix net, 800 fr.  
PETITS PIANOS A QUEUE, approuvés par l'Institut royal de France. Prix net, 1,600 fr.

PATRONS DE MODES. 50 PATRONS PAR AN.

On verra par le détail suivant que les Modes parisiennes publient à elles seules autant de patrons de modes que tous les autres journaux ensemble. Dans les mois d'avril et mai, les Modes parisiennes ont donné le patron d'un chapeau sans bayolet de madame Baudrant; — un patron de chemisette brochée; — un patron de col (nouveau dessin); — un patron de chapeau de madame Stéphanie; — un dessin de mouchoir brodé; — un patron de caneau brodé de madame Payan; — un dessin de feston pour bas de volant; — des patrons de chapeaux d'été des maisons Bidault, Monte-Galy, etc.; — un patron de robes à basquine; — un patron de bonnet brodé. — Un patron de costumes d'enfants va paraître.

Ces patrons sont tous de grandeur naturelle, tons séparés, distincts, et non réduits, non ag-

glomérés sur une seule feuille. Si donc l'on ajoute aux patrons publiés avec les numéros du journal les dessins de tapisserie, les modèles de sacs, de coussins, de tabourets, de fauteuils, en un mot, les centaines de sujets contenus dans l'Album d'ouvrages de dames offert gratis aux abonnés d'un an, on reconnaîtra que le plus joli journal des modes est aussi le moins cher et le plus utile.

Prix des Modes parisiennes: pour un an 52 numéros, 28 fr.

Six mois (26 numéros), 15 fr.

Trois mois (15 numéros), 7 fr.

On souscrit chez Aubert et comp., place de la Bourse.

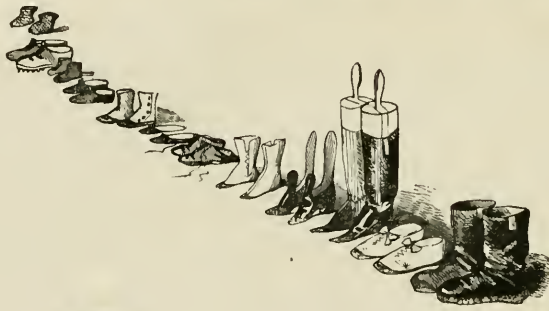
A l'étranger, chez tous les libraires qui vendent les livres français, tous correspondent avec Aubert et comp.

Les grandes Messageries font les abonnements sans frais.

## ODONTINE ET ÉLIXIR ODONTALGIQUE

Dépôt chez FAGUER, rue Richelieu, 93; et chez les principaux Coiffeurs et Parfumeurs de Paris, de la France et de l'étranger. — Pour les demandes en gros, s'adresser rue Jacob, 19.

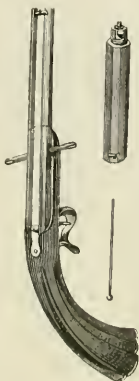
Étude du caractère par la chaussure, d'après Cruikshank.



Tir au Pistolet dans un Salon.



Si la prévoyance est a science de la vie, jamais cette qualité n'a été plus nécessaire que cette année aux maîtres de maison grâce à l'intermèrie de saison qui a alligé tout l'été la villegiature, qu'elle semble menacer encore. Créer des occupations intérieures variées et amusantes à cette population de visiteurs désœuvrés, lorsque toutes les récréations extérieures lui manquent à la fois, n'est pas chose si facile qu'on peut se l'imaginer, et ceux de nos lecteurs qui mément en ce moment la vie de château nous sauront gré de leur indiquer, pour les mauvais jours, un passe-temps qu'ils pourrout offrir



sans danger à leurs hôtes des deux sexes. Il s'agit d'une école de tir au pistolet qui peut s'exercer même au salon, puisqu'elle n'entraîne avec elle ni bruit ni fumée. Tout le monde connaît les effets de la poudre fulminante; mais peu de personnes se sont rendu compte de la force d'expansion qu'elle renferme sous le volume même le plus restreint. C'est cette force d'expansion qu'un des arquebusiers du monde élégant qui sillonne chaque jour le boulevard des Italiens (M. Devisines) vient d'utiliser au profit de nos plaisirs, en l'appliquant seule à la charge du pistolet, dont nous allons es-

sayer de donner la description, en l'aidant de figures qui en faciliteront l'intelligence. Le pistolet a l'aspect et le poids d'un pistolet de tir ordinaire, sauf toutefois la batterie, remplacée à l'extérieur par une légère traverse, et à l'intérieur par un ressort à boudin placé près de la crosse. Le canon, formé de deux portions qui s'ajustent ensemble au moyen, soit d'un pas de vis ou d'un cran à baïonnette, soit d'un ressort à charnière, se sépare sans effort par le milieu pour permettre de placer, sur une cheminée pratique au bas de la partie supérieure, une simple capsule, qui formée à elle seule toute la charge; le canon rajusté reçoit ensuite dans sa cavité un léger grain de plomb de chasse remplissant son calibre, et que l'on y introduit au moyen d'une petite bague en fer qui se tire de la crosse même du pistolet; ces deux opérations terminées, saisissant le pistolet de la main droite, et posant les deux premiers doigts de la main gauche sur la traverse qui remplace extérieurement la batterie, le tireur le ramène vers la crosse jusqu'à ce qu'un léger claquement, produit par le point d'arrêt, lui annonce que les spirales du ressort à boudin ont été comprimées et que le pistolet se trouve armé; relevant alors l'arme à la hauteur de l'œil, on ajuste, et le doigt appuyé sur la gâchette, en tendant le ressort, enflamme la capsule, qui, sans fumée et sans autre bruit qu'un petit coup sec, envoie, à la distance de quinze pas environ, le grain de plomb sur une cible formée de plusieurs cercles numérotés; un mécanisme ingénieux pratique dans cette cible indique les chiffres du cercle dans lequel le grain de plomb a frappé, lesquels s'additionnent comme les points de la partie de billard. Cet appareil complet, d'un prix fort peu élevé, sera d'autant plus recherché qu'il n'entraîne aucune nécessité de nettoyage, et qu'il peut être réparé, en cas d'accident, par tout serrurier ou autre ouvrier travaillant le fer à la campagne.

Récit.

ÉPLICATION DU DERNIER REZU.

Hor ni tout qui mal y pense.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLZARD et C<sup>e</sup>, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du Courrier des États-Unis, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.